

Entretien avec Julien Bécourt, en vue de l'article « Guitar heroes » paru dans la revue Mouvement, n°49 (oct-déc. 2008)

JB - Tu es dans le Guitar Poetry Tour, mais... tu ne joues pas de guitare! Come e questo possibile?

KTT - Facile : une basse, c'est quoi ? une guitare basse. A écouter, je ne sais pas, Gerry Mulligan jouer du sax baryton, on ne lui poserait pas la question de l'éloignement de son instrument d'avec le ténor - de même Coltrane qui prend le soprano, ce n'est pas comme s'il changeait radicalement d'instrument... Mais c'est vrai que la basse a eu, dans les vingt dernières années, une grande envie de se démarquer de la guitare : je crois que c'est essentiellement dû à la fonction que ces instruments prennent, de leurs rôles dans la plupart des musiques où ils sont employés. Pourtant quand dans Zeni Geva, KKNull fait les parties de basse à la guitare, ou au contraire quand Cop Shoot Cop avait deux basses (une low-bass et une high-bass), les différences de registres ou de rôles des instruments ne changent pas leur nature même...

Moi, c'est différent : je n'ai quasiment jamais joué comme bassiste dans un groupe, et le peu de fois où je l'ai fait, soit j'ai switché vers le violoncelle, soit il n'y avait pas de guitare, et j'en prenais, d'une certaine façon, aussi la place. Quand je joue de la basse, c'est souvent en solo, ou alors dans des formations où de toute façon il n'y a ni hiérarchie ni fonctions instrumentales. Récemment, avec Stevie Wishart à la vielle à roue, Ulrich Krieger au sax soprano, moi à la basse - et tout le monde aux ordres : on est déjà tellement en dehors... En fait, je joue de la basse comme si ça pouvait être une guitare, autant qu'un violoncelle (et depuis peu je me demande ce que ça ferait d'en jouer comme d'un sax soprano).

Donc qu'on appelle cela guitare me va - et c'est sûr que c'est bâti et qu'on le tient comme, que ça charrie la gestuelle d'une guitare - ou du moins de l'électricité, au sens « fin du XXème siècle ».

Le guitar poetry tour, c'est quand même pas mal ça, dans l'idée sous-jacente: le (re-) mariage de la poésie et de l'électricité. Non?

JB - Comment as-tu été amené à collaborer avec Jean-Michel Espitalier? Quelle place occupe la poésie sonore dans ton parcours de compositeur ou d'auditeur? Tu as souvent travaillé en lien avec des textes littéraires, si je ne m'abuse...

KTT - Jean-Michel, c'est un pur hasard - à un feu rouge un gars qui se retourne, un gars que je ne connais absolument pas, et qui me dit : « je te cherchais ». Il m'avait vu des années auparavant faire une lecture avec François Bon. Le choix a été le sien. Puis on s'est vus un peu plus longtemps : il n'y a pas besoin de beaucoup de temps pour savoir si tu as envie de travailler avec quelqu'un ou pas - on a parlé, et voilà.

Par ailleurs oui, j'ai travaillé avec des textes et des auteurs - beaucoup de compositeurs le font... D'abord, mon premier travail important a été un opéra sur Sylvia Plath, et j'ai vécu un long moment dans une fascination pour cette poétesse. Dans les choses plus réelles, les rencontres, j'ai assez longtemps fait des choses (lectures, écriture de pièces d'orchestre ou chorale, un CD en duo) avec François Bon - bien avant qu'il ne se mette à écrire sur le rock : à l'époque il n'y avait quasiment pas de musique dans ses livres : juste un accord de guitare à la Stones ou une note tenue à la Pärt ou Scelsi, une écriture bien plus dure... Plus tard, une grande rencontre a été celle avec Kathy Acker - mais on n'a rien fait en fin de compte ensemble, même si j'ai fait une sorte de spectacle sur des textes à elles, et une série de pièces qui s'appellent Demonology, du nom d'un de ses livres. Depuis, et jusqu'à Jean-Michel,

pas de rencontres comme celles-là, même si à un moment j'ai pas mal bidouillé sur des textes de Paul Celan...

Ce n'est pas tant le côté poésie sonore qui me touche, que la poésie : l'écrit bien plus que le son qu'il peut produire. Il semblerait que la poésie contemporaine se rapproche de plus en plus de la scène rock d'avant-garde, «noise» (je n'aime pas vraiment cette appellation, mais bon), ou électronique au sens large.

JB - Que penses-tu qu'un musicien, quel que soit sa démarche, puisse apporter à un poète sonore ?

KTT - Ce n'est pas tant en termes d'apport de l'un à l'autre que ça peut se jouer, que ce soit là, ou dans n'importe quelle collaboration entre deux artistes de disciplines différentes, ou même de la même discipline. J'ai vraiment tendance, lorsque je travaille avec quelqu'un, non pas à apporter des choses et en prendre, non pas à mettre en commun les savoirs, habitudes ou je ne sais quoi d'autre, mais plutôt à être persuadé que c'est de la confrontation des deux que va arriver une troisième chose, une tout autre chose. Pas une amélioration de ce que l'un ou l'autre fait, mais une chimie, alchimie, impensable autrement. Je n'ai jamais aimé, ni jamais trouvé juste, le terme d'accompagnateur dans ce que je fais - ce n'est pas comme ces artistes qui font une chose, mais peuvent la faire un peu mieux, un peu plus « chatoyante », si on y ajoute l'autre : ce n'est pas une extension de formule, c'est aller autre part. Et ce qui est beau, c'est d'aller on ne sait où - même ce que l'on va en retirer après coup, on ne peut pas l'imaginer, même supposer que le musicien va découvrir des lectures, et le poète des écoutes, est loin de ce qui va arriver ensuite... C'est vraiment mettre les pieds dans l'inconnu; et c'est peut-être ça qui fait que j'ai toujours fricoté avec d'autres arts et d'autres artistes.

JB - Ton approche de l'instrument est très différente de celle des autres guitaristes du Guitar Poetry Project. Tu fonctionnes davantage avec des blocs de sons, des vagues micro tonales ou des infra basses, et une quantité de traitements électroniques qui tendent vers une expérience proche de l'immersion, assez éloignée des lectures décalées ou distanciées d'Espitallier, qui laissent une grande place au dérisoire (voire à l'autodérision) et aux intervalles. Comment vos univers respectifs s'emboîtent-ils? Est-ce que tout est écrit, planifié?

KTT - On a encore peu travaillé avec Jean-Michel, et justement le principal travail que l'on ait fait a été en dehors - en dehors de mes instruments, de ses textes : juste parler, faire du train... Ou alors on a travaillé avec lui à la batterie, sans texte, et moi à la basse - à jouer donc dans une optique basse/batterie, qui est loin de ce que je fais, sais faire ou aime faire. Mais c'est une bonne façon de travailler : quand il fait de la batterie, il en dit autant voire plus sur son écoute de ce que je fais, de ce que l'on fait à deux, qu'en lisant ses textes; et j' imagine que pour moi aussi cette compréhension se place quelque part par là, en décalage. De toute façon c'est là que ça se joue, pas dans une illustration (dis «oiseau», et je joue «frrrrrrr» !).

Quant à mon instrument et à l'approche... Tu as bien dit que je ne jouais pas tout à fait du même que les autres. Les musiciens sont soit dans un instrument, soit dans une musique - avec des proportions, bien sûr. Moi je suis clairement dans une musique, et l'instrument n'est que cela, finalement - un instrument. Alors que je joue de la basse - et oui, je la branche sur l'ordi, je la « traite » dans l'ordi, je ne la pense pas en tant que basse, en fonction de basse - que je joue de la basse, ou de l'ordi solo, ou que j'écrive pour un orchestre, ce n'est pas si différent : en fin de compte, je vise toujours une même musique, une même ou semblable

forme d'organisation du temps, et des sons.

JB - Penses-tu qu'on ait fait le tour de la guitare, ou est-ce un instrument qui te semble toujours aussi fascinant? Y a-t-il des guitaristes qui te surprennent encore?

KTT - En fait, j'ai un rapport bizarre à la guitare - à la basse aussi, et envers tout cet héritage très fort du rock, de la 2ème partie du XXème siècle, donc envers les instruments emblématiques, une certaine forme musicale, ou même les petites vestes en velours noirs, les coiffures à la Keith et les Beatles Boots. Oui, ça a été une force assez incroyable, il s'est fait plein de choses, mais en même temps c'est comme si ça aurait dû s'arrêter avec le siècle - et le millénaire. Bon, oui, le développement s'est arrêté - celui de la forme «rock», certainement. Pour ma part, vers 2000, j'ai quasiment arrêté de jouer de la basse - l'idée de se planter là, debout face public, avec un instrument tellement assimilé à une forme - le rock - qui me paraissait passée... D'ailleurs, quand je me suis remis à faire des concerts à la basse - parce que des années et des années de cohabitation avec ce bout de bois créent une symbiose et qu'il serait peut-être stupide de passer outre - je jouais assis, pour enlever cette « rock'n'roll » attitude. Et la 1ère fois que j'ai rejoué debout, c'était il y a à peine un mois, cet été!

Donc oui, on en a fait le tour, de la guitare... Et bien évidemment, c'est stupide de dire ça - déjà parce que je suis en train de brancher ma basse sur le FireWire, d'essayer des trucs nouveaux, de pousser ce qu'on pourrait appeler les limites de l'instrument. Et peut-être qu'une partie de la fascination qu'exerce l'instrument vient du fait de le penser fini, alors que lui se relève toujours? Quant aux guitaristes, ce sera toujours le musicien qui me surprendra le plus : que ce soit tel ou tel instrument...